

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LITTERATURE

A MON JEUNE AMI L. D.

A L'OCCASION DE SON MARIAGE AVEC MADEMOISELLE A. F.

(Pour la *Famille*)

S'il te fallait en main,
Il lui fallait la tienne ;
C'était écrit là-Haut.

LOUIS.

Le Seigneur a parlé et son heure est sonnée,
Où se devait, enfin, fixer ta destinée,
Unir deux nobles cœurs par les liens le plus doux,
Inonder de faveurs ton heureux hyménée.
Sois toujours, mon cher Louis, le plus heureux Epoux.

ANTOINETTE.

À Tobie il fallait une Epouse choisie :
Nulle autre que Sara n'aurait fait son bonheur ;
Nous les deux étaiet nés pour confondre leur vie,
Offrir le pur encens de leurs vœux au Seigneur.
Ineffable union, beaux trésors d'innocence,
Nœuds sacrés, pur amour que rien ne put ternir,
Ennoblis chaque jour par la foi, l'espérance :
Hel fut le gage heureux d'un prospère avenir.
Hel est aussi le tien, j'en ai la confiance,
Enfant chérie de Dieu qu'il va toujours bénir.

INVOCATION.

O toi qui de Tobie fus le céleste Guide,
Qui pris aussi Sara sous ta puissante égide,
Glorieux Raphaël, étends tes ailes d'or,
Du céleste séjour, descends, prends ton essor,
Et d'un rapide vol, franchis l'espace et l'onde,
Tu trouveras là-bas, à l'autre bout du monde, (1)

(1) Les fiancés sont en France, et l'auteur en Amérique.

Une douce Colombe, un timide Ramier,
Place-les sous ta garde et sous ton bouclier.
Ce nouveau couple élu, choisi par Dieu lui-même,
De toute éternité, qu'il bénit et qu'il aime,
Est digne de tes soins, de ton puissant secours.
Si la tempête gronde, alors bien vite accours :
Préserve ce beau lis, cette humble violette
Qui portent les doux noms de Louis et d'Antoinette,
A ces chers fiancés qu'un serment solennel
Unira pour toujours au pied du Saint-Autel ;
Va, porte-leur mes vœux, mon ardente prière
Pour leur félicité, pour leur longue carrière,
Et fait que ce Bluet puisse leur convenir,
Il n'a d'autre parfum que l'humble souvenir
De leur ami S.

Irving Park, 3 Décembre 1891.

2IEME ANNÉE

Nous commençons notre deuxième année.

La première n'a pas été florissante au point de vue des finances, on le sait.

Nous savons *aussi*, nous, que pour faire du bien il faut se donner du *mal*.

Ce que nous demandons, c'est l'encouragement pratique de ceux qui s'intéressent à la diffusion de la bonne lecture dans notre cher Canada.

F. A. B.

HYGIENE DOMESTIQUE

(Remèdes usuels)

L'USAGE QUE L'ON PEUT FAIRE DES OIGNONS.

Ce légume excellent et précieux, mais souvent méprisé, peut servir fréquemment de remède domestique, en cas de maladie. Pour la toux, les rhumes, l'enrouement, pelez et coupez, en tranches très minces, assez d'oignons pour emplir un gobelet ; saupoudrez chaque

tranche d'un peu de sucre en poudre, puis mettez le gobelet après qu'il sera rempli, près d'un poêle chaud ou d'un calorifère quelconque. Il se formera bientôt un sirop épais, dont il faudra prendre une grande cuillerée. Ce sirop sera bon aussi pour les enfants qui souffrent du *croup*. Si vous souffrez du froid dans les poumons ou les bronches, et si vous y éprouvez une oppression, appliquez-y un cataplasme d'oignons. Mettez dans un petit sac, des oignons rôtis ou bouillis avec un peu d'eau, écrasez les quand ils seront bien mous, ajoutez-y un peu d'huile de poule ou d'oie, ou de saindoux, et appliquez ce sac sur la partie affectée, ayant soin que son contenu ne se refroidisse point.

Les oignons, dit-on, sont un excellent soporifique. On pourra en manger un ou deux avant de se coucher ; ou, si on le préfère, on pourra mélanger les tranches de deux oignons avec une poignée de feuilles séchées de laitue, dans une chopine d'eau bouillante, et les faire bouillir sur un feu ardent, et laisser réduire le liquide jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un *demiard* ; on en prendra ensuite une once à la fois, et on répétera la dose si c'est nécessaire.

On dit aussi, que si l'on fait manger des oignons deux ou trois fois par semaine, aux enfants et adultes, ils n'auront pas de *vers* et que leur teint sera bien meilleur. On recommande, de plus, le jus d'oignon et de manger souvent de l'oignon cru, comme remède contre les *dérangements internes*. Comme médecine, les oignons sont certainement très-souvent efficaces et toujours sans danger.

La plupart des gens les aiment beaucoup aussi, à cause de leur saveur, dans la soupe et les aliments ; je recommande donc à toutes les familles de s'en faire une bonne provision.

Traduit de l'anglais, pour la *Famille*, par

G. F. BAILLAIRGÉ.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

Avez-vous lu les HOMONYMES SIMPLES ?

PIETE

CONSEILS D'UN PERE A SON FILS

Commence seulement, commence avec courage ;
Des obstacles enfin tu seras triomphant.
Obtiens que l'Éternel béaisse ton ouvrage ;
Offre à Dieu tes efforts, et deviens son enfant.

Le matin, quand du lit tu sors avec l'aurore,
Le soir, quand le besoin t'invente au doux sommeil,
Dis-lui du fond du cœur : " Dieu bon, Dieu que j'adore,
Dirige mon travail, mon repos, mon réveil. "

Ah ! si ton cœur est pur, si ton zèle est sincère,
Le Ciel, n'en doute pas, exaucera tes vœux.
Oui, mon fils, l'Éternel, touché de ta prière,
T'enverra le bonheur des enfants vertueux.

Dieu sait ce qu'il te faut, beaucoup mieux que toi-même :
Il te préservera de tout mauvais penchant.
Si tu te souviens bien que ce juge suprême
Doit couronner le juste et punir le méchant !

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

L'ameublement est aujourd'hui ENCOMBRANT

La question de l'ameublement, en apparence peu importante pour le but que nous voulons atteindre, est en réalité l'une des plus considérables à ce point de vue même. L'esprit chrétien est comme un parfum ; il se répand sur tout ce qui l'approche ; et la même influence qu'exerce sur sa mise l'esprit dont une femme est animée, cet esprit s'étend à la décoration même de ses appartements.

De là tant de désordres que nous ne ferons que signaler, pour tracer plus à loisir sur ce point les règles de conduite d'une femme chrétienne.

Le premier abus, et ce n'est pas le plus grave, consiste à faire de l'appartement qu'on habite je ne sais quel amas de meubles, trop semblable à l'encombrement des opulents magasins de nos grands quartiers.

Dans la même proportion où se resserrent maintenant les bornes étreintes des maisons, on charge, on surcharge chaque pièce d'une multitude d'objets de se rencontrer dans une même chambre.

Un peu de sobriété dans l'ameublement dissimulerait mieux que bien des choses se rétrécissent de nos jours et permettrait ce qu'on sacrifie maintenant sans scrupule ; la symétrie. Parce qu'il n'est pas défendu aux chrétiens d'avoir du goût, nous nous inscrivons contre cet usage et nous lui préférons, mais de beaucoup, la sobriété de nos aïeux.

II

L'ameublement d'aujourd'hui affecte trop l'éclat.

Un autre abus plus sérieux, est de n'aimer que les ameublements *voyants*. Autrefois, l'ameublement, aussi bien que l'architecture, avait son style. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter quelques anciens châteaux, quelques vieux manoirs ; selon l'époque à laquelle ils ont appartenu, on y trouvera la décoration d'accord avec tout le reste des bâtiments. Et dans les détails, comme dans l'ensemble, tout était grave et vraiment beau. Aujourd'hui, tous les styles ont fait place, dans une foule de maisons, à une manie ; rien n'est beau, désormais, qui ne brille ; on ne connaît plus d'autre majesté que l'éclat réel ou apparent. Dans les appartements modernes, quoique chaque envieux répète que tout ce qui brille n'est pas or :

Non à oro tutto quel che riluce ;

tout ce qui n'est pas d'or est doré, ou verni, tout ce qui n'est pas en soie, joue la soie, à s'y méprendre. On dirait que le grand succès de notre siècle tant vanté consiste dans une universelle duperie, qui essaye de tromper tous les yeux ; et cela est devenu si général, que là même où l'or n'est pas du cuivre, on pense malicieusement que pourtant il l'imite très-bien. Ce qui est rare, maintenant, c'est ce qui est simple et ce n'est pas rare parce que la simplicité a cessé d'être belle, mais parce que la beauté veut cesser d'être simple.

Il faut blâmer énergiquement cet assaut de luxe vulgaire, auquel on sacrifie, avec une part trop considérable des revenus le véritable esprit de dignité chrétienne.

H. CHAUMONT, P^{TR}E.

LES ETRENNES DE NOËL D'UNE AVEUGLE

La veille de Noël, une riche Hollandaise aveugle avait préparé des étrennes pour les enfants dont les parents trop pauvres ne peuvent songer à orner un arbre de Noël ; lorsque ces préparatifs furent achevés, elle voulut réunir le plus grand nombre possible de pauvres enfants et s'engagea, appuyée sur le bras d'une amie, dans le sentier glissant qui conduisait au village voisin.

La lune était magnifique et son reflet faisait briller comme autant de diamants le givre suspendu aux branches des arbres.

L'aveugle pria sa compagne d'attirer son attention sur chaque enfant qu'elle rencontrerait et dont le visage porterait l'empreinte de la tristesse ; car toute trace de pleurs et d'inquiétude devait, il lui semblait, indiquer dans ce beau jour, un enfant soucieux de n'avoir point à espérer un bel arbre paré de lumières, de jouets et de bonbons.

Elles rencontrèrent bientôt une petite fille dont les jolis yeux pleins de larmes étaient tristement fixés sur un petit sapin chargé de neige. Ensuite elles trouvèrent un pauvre petit garçon qui tout en sanglotant conduisait sur une brouette un petit arbre aux banderolles de papier nuancé, destiné à un enfant de la ville. La dame compatissante les invita avec bonté, ainsi que tous leurs petits compagnons, dont la détresse lui fut signa-

lée, à venir dans sa maison pour y partager les étrennes de Noël.

Un groupe considérable ne tarda pas à se former autour d'elle et sur tous ces petits visages, si attristés tout à l'heure, se montrait une attente pleine d'espoir.

Aussitôt que ces dames eurent atteint leur demeure, elles firent introduire dans leur appartement tous ces jeunes impatients qui attendaient avec une extrême tension d'esprit l'appel de la cloche qui devait marquer le moment de leur bonheur. Le signal fut enfin donné, les portes s'ouvrirent et les enfants joyeux s'élançèrent dans le salon illuminé, où des voix mélodieuses entonnèrent un hymne pieux. Les enfants demeurèrent longtemps immobiles devant le grand arbre orné de pommes vermeilles, de noix, de pain d'épice et entouré de vêtements utiles. Chacun d'eux reçut d'abord un vêtement, un petit pain tendre, un livre contenant d'intéressantes narrations et des chants pieux, et un autre livre de prières à la belle reliure rouge.

L'aveugle s'entretint longtemps avec ces enfants charmés ; elle leur parla de leurs parents, et, en les congédiant avec bonté, elle les engagea amicalement à avoir toujours présent à leurs yeux l'aimable enfant Jésus et à s'efforcer de le prendre pour modèle.

Une vive émotion remplissait le cœur de la bienfaitrice aveugle qui, bien que ses yeux fussent à tout jamais environnés d'une nuit profonde, s'était efforcée de rendre ces enfants heureux en leur offrant un arbre brillamment orné ; et la douce conviction d'avoir réussi dans son charitable désir pénétrait son âme et se reflétait sur ces beaux traits.

Après que le joyeux groupe d'enfants, en chantant aussi gracieusement que des oiseaux qui gazouillent leur hymne de reconnaissance, eurent dépouillé l'arbre du Sauveur et partagé ses trésors, ils remercièrent leur bienfaitrice et quittèrent le salon pour aller bien vite annoncer dans leur pauvre demeure que l'enfant Jésus était venu à eux.

Et réunis à leurs parents, ils implorèrent avec ferveur l'aimable Sauveur et le supplièrent de vouloir bien un jour accorder à l'aveugle bienfaitrice l'ineffable joie de contempler avec les yeux de son âme, les inénarrables magnificences du ciel. Combien peu d'hommes heureux et fêtés eurent en ce jour béni des étrennes aussi désirables. Heureux celui qui fait le bien dans une pensée de charité et d'amour, et qui recueille en échange la reconnaissance et les bénédictions du pauvre !

ALEXANDRA.

SOMMES-NOUS RICHES ?

(Nouvelle)

I

L'AGENDA

— Maman, qu'est-ce qui fait donc qu'on est riche ou qu'on est pauvre ?

— Mon enfant, cela tient à plusieurs causes. Il y a des gâteaux qui sont grands et d'autres qui sont petits, n'est-ce pas ?

— Oui, j'aime mieux les grands.

— Tu as bon goût ; les parts en sont plus grosses. De même, tu dois le comprendre, si dans une famille il y a un grand nombre d'enfants, il faut faire un grand nombre de parts, et par conséquent chaque enfant ne peut être riche.

— Nous, maman, sommes-nous riches ?

— Je te le demande, ma petite Antoinette, tu es en âge de réfléchir, tu as douze ans.

— Passés, maman !

— Passés ! raison de plus pour réfléchir.

— Eh bien, chère maman, même depuis qu'ils sont passés, il y a des choses que je ne comprends pas du tout ; celle-là par exemple. Quand je vais chez ma cousine Claire, qui est fille unique, qui a seize ans, une grande et belle chambre, des toilettes presque pareilles à celles de sa maman, une femme de chambre qu'elle appelle pour lui boutonner ses bottines, je suis tout étonnée, j'ouvre des yeux bien grands pour mieux comprendre ce que c'est que d'être riche ; et puis, quand je reviens à la maison, et que je vois tout le monde travailler : papa à ses affaires, vous au ménage ou à la couture, mon grand frère à son examen, nous tous à nos devoirs, notre unique domestique à préparer les repas, balayer et blanchir, je me sens un peu triste, et je trouve que nous sommes pauvres... Oh ! c'est un mot qui fait de la peine. J'aime mieux dire pas riches, pas riches du tout.

— Dis comme tu voudras, ma fille, cela ne change rien à la chose.

— Eh bien, maman, quand vous me menez visiter la famille de cet ouvrier qui s'est cassé la jambe, et qui a quatre enfants ; quand je vois comment ils sont logés, nourris, habillés ; quand je pense à la vie qu'ils mènent, je rentre ici comme dans un palais, je regarde notre petit salon, si joli dès que Victoire a emporté le lit de mon frère, nos tableaux, la grande glace dans laquelle je me vois tout entière en montant sur une chaise, le tapis qu'on trouvait si beau étant neuf, je regarde tout cela, et je me dis : Comme nous sommes riches !

Voilà où j'en suis, maman ; j'ai beau réfléchir, pas moyen de sortir de là. C'est pourquoi je vous prie de me dire la vérité : Sommes-nous riches, ou pas riches ? Ce que vous me direz, je le croirai, et je n'y penserai plus.

Madame de Ligny regarda sa fille avec des yeux où se peignait toute la suavité de l'amour maternel, sérieux et intelligent.

Puis elle l'attira, l'embrassa, et lui dit de ce ton grave que l'enfant aimait par-dessus tout :

— Écoute, ma chère Antoinette, je m'en vais te dire une chose qui va bien t'étonner.

— Quoi donc, maman ?

— C'est que je ne veux pas te répondre.

— Oh ! pourquoi ?

— Parce que je veux que tu répondes toi-même un peu plus tard à la question que tu me poses. Nous allons l'écrire sur le petit agenda que ton père t'a donné pour tes étrennes...

— Et qui m'a fait tant de plaisir !

— Comme tu portes sur toi cet agenda, tu auras soin d'y noter tes impressions sur le sujet dont il s'agit ; l'année prochaine, à pareil jour, tu me liras tes notes, et, d'après l'ensemble des réflexions que nous suggéreront ces notes, tu décideras quelle est notre position.

— Je commencerai à prendre des notes de main, parce que je vais passer l'après-midi avec Claire ; cela me donnera des idées. Voyons, nous lirons l'annuée prochaine ?..... Nous sommes en hiver, c'est aujourd'hui la sainte Luce.

— Comme tu connais ton calendrier !

C'est Victoire qui en est cause. Quand elle parle des jours d'hiver, si tristes et si courts, elle prétend qu'ils allongent à la sainte Luce du saut d'une puce ; à la saint Antoine (mon patron) du repas d'un moine ; à la chandeleur, d'une heure. Allons, c'est convenu, mon agenda va me servir.

Prendre des notes ! ce sera très-amusant.

— Et surtout fort utile, chère petite. Tu n'as pas encore réfléchi sur les avantages réels de la richesse, et sur les inconvénients très réels aussi de la pauvreté.

— Maman, il me semble que le plus grand avantage de la richesse, c'est de pouvoir se procurer tout ce qu'on désire.

— Précisément. Et c'est pour cela qu'on ne peut jamais apprécier moralement la position d'une famille ou d'un individu ; dix mille livres de rente, vingt mille livres de rente, ce sont des nombres, rien que des nombres. Si le professeur a besoin d'avoir davantage, il peut paraître riche, mais il ne se sent pas riche, puisqu'il manque par quelque côté. Donc, le plus ou le moins de bien-être dépend des besoins et des désirs, beaucoup plus que des billets de banque.

— Alors, quand on a des désirs simples comme nous en avons, et qu'on peut les satisfaire, on peut donc penser qu'on est riche ?

— Tu verras cela dans un an, en lisant avec moi les notes de ton agenda.

— Attendre un an ! que c'est long ! Enfin, puisqu'il le faut...

— Enfant, tu ne sais pas comme le temps passe. Nous serons bientôt encore une fois à la sainte Luce.

— Du saut d'une puce ! répondit follement Antoinette, en faisant un saut de cabri.

II

LES ÉTRENNES

C'était un grand plaisir pour Antoinette qu'une après-midi passée chez ses cousines. Elle aurait désiré que ce plaisir revint chaque semaine ; mais ses parents, que gouvernait l'esprit de prudence, s'opposaient à des visites trop fréquentes. Le motif allégué était toujours l'éducation de la petite fille ; le motif réel était le danger des comparaisons et les idées pénibles ou fausses qu'il en pouvait résulter.

La chère enfant se trouvait parfaitement heureuse dans sa médiocrité, et il était probable qu'elle y passerait sa vie. Pourquoi offrir sans cesse aux hésitations de sa raison naissante des tableaux séduisants ? Son père disait souvent à madame de Ligny :

—Garde-la pour toi pour qu'elle soit heureuse du peu que nous lui donnons, et qu'elle ne regrette pas de n'avoir en perspective que le sort le plus modeste et la position la plus effacée.

La mère, connaissant mieux l'intérieur de madame d'Arthey, et mieux aussi peut-être le cœur d'Antoinette, ne redoutait pas autant les contacts dangereux.

—Sois tranquille, disait-elle à son mari, quand même il y aurait dans sa petite tête un peu d'étourdissement, elle reviendra toujours à nous.

De cette nuance dans la manière de voir, il était résulté, entre ces époux bien unis, un compromis qui contenait tout le monde...à peu près...comme tous les compromis. Madame d'Arthey demandait souvent la petite cousine, dont l'aimable gaieté animait la précoce gravité de Claire, et, sous un prétexte ou sous un autre, on ne la lui accordait guère qu'une fois par mois.

On en était à ce bienheureux jour. Antoinette avait mis sa plus belle robe et son plus beau chapeau. Tous ses petits *numéros* 1 étaient bien juste ce qu'il fallait pour se mêler quelques heures à la société élégante qu'elle rencontrait dans cette maison.

On la recevait avec cette grâce distinguée qui met à l'aise. On invitait en son honneur deux ou trois amis, et si Antoinette était toujours la plus jeune de la bande, elle était aussi la plus joyeuse. D'ailleurs, elle savait dissimuler adroitement son âge en se servant, comme elle disait, de son côté raisonnable, car elle avait deux faces comme le dieu Janus ; l'une regardait volontiers le passé, c'est-à-dire les joies de son enfance, l'autre l'avenir, c'est-à-dire la jeunesse et ses lueurs de raison et même d'observation.

Ainsi faite, et avec un de ces petits minois qu'on aime en les voyant passer, elle arriva chez madame d'Arthey qui lui fit un charmant accueil, et, tout entière à l'idée qui la préoccupait depuis la veille, elle se promit de faire attention à tout afin de prendre des notes.

A vrai dire, il ne se passa pas grand'chose. Claire lui montra ses étrennes, ce qui l'intéressa vivement. Antoinette était frappée de la beauté des choses qu'elle voyait, car toute la famille s'était entendue pour faire plaisir à l'élégante jeune fille. On avait choisi dans les meilleures maisons de Paris, de véritables merveilles de bon goût, c'était charmant ; rien de mieux ! et Claire pourtant montrait cela à sa jeune cousine comme si c'eût été autre chose, sans plaisir vif, avec ce commencement d'indifférence qui est le contre-poids à tous les jouissances de ceux qui se les procurent aisément.

Si Antoinette eût été seule, elle eût certainement barbonillé la première page de son agenda. Notre philosophe sans le savoir ne fit bien entendu aucune remarque indiscreète ; mais elle trouva dans son bon sens que les étrennes de plus ou moins de valeur ne sont pas réellement ce qui rend le jour de l'an plus ou moins beau, puisque son frère aîné avait été si content d'un peu d'argent que lui avait donné son père, que ses deux sœurs

ne se lassaient point d'admirer leurs jolies robes de mérinos, et que son petit frère Emile avait été si enthousiasmé de son pantin que, malheureusement, dans une explosion de sentiments, il lui avait cassé un bras.

Ainsi tomba dans l'esprit observateur d'Antoinette une vérité qu'elle sentit sans l'analyser, c'est que le plaisir ressortant des choses est toujours comparatif, et dépend beaucoup plus de la disposition de notre esprit et des tendances de notre nature, que de choses mêmes.

Quand elle eut admiré les étrennes, en s'étonnant du peu d'attention qu'y donnait sa cousine, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Claire, il me semble que ces beautés ne te font pas grand plaisir ?

— Mais si, je suis bien aise d'être comme tout le monde.

— Quoi ! Il faut tout cela pour être comme tout le monde ?

— Certainement, c'est ainsi dans notre milieu. Toutes mes amies sont entourées de ces jolies bagatelles, qui sont devenues des nécessités.

— Alors, tes étrennes ont été bien choisies ?

— Sans doute, puisque c'est moi-même qui ai donné mon goût.

On te consulte ? Moi, j'aime mieux les surprises.

Je ne me doutais de rien le 31 décembre ; aussi ai-je été bien étonnée et bien contente le 1er janvier quand j'ai reçu mes étrennes ! Papa m'a donné mon agenda. Tiens, vois comme il est joli, et comme il sent bon ! On dirait qu'il est en cuir de Russie ; au lieu de cela, il est en cuir de France, mais cela m'est bien égal parce qu'il vient de papa et qu'il est très-commode. Maman m'a donné mon manchon ; comment le trouves-tu ?

— C'est de la fausse hermine.

— Ce qui est vrai, c'est que ce cher petit manchon, donné par maman, me tient les mains chaudes et fait mon bonheur.

— Tu te contentes à peu de frais.

— Oui, j'éprouve du plaisir avant de connaître la valeur d'un cadeau. N'est-ce pas toujours une attention, un souvenir ?

Sans doute, mais il y a des attentions qui ne signifient rien, et dont on se passerait bien.

— Je ne suis pas de ton avis. Quand on aime quelqu'un, je trouve que de sa part tout devient précieux. C'est pourquoi j'aime tant mon agenda, mon manchon, le buvard que m'a donné mon grand frère, les pantoufles en tapisserie que m'ont faites mes sœurs...

— Elles t'ont fait chacune une pantoufle ?

— Oui, comme c'est aimable, n'est-ce pas ? je leur en sais bien bon gré. Tous ont été bons pour moi, jusqu'à mon cher petit Emile qui m'a fait don d'un bâton de cire à cacheter rouge. Amour d'enfant ! il avait très-peu de chose dans sa bourse, et quand il a eu fini ses générosités, il ne lui est resté que deux sous ! Tu vois bien qu'il est gentil à croquer.

— Très-gentil. Vous vous faites donc tous des cadeaux, mutuellement ?

— Toujours, au moment des étrennes. C'est pourquoi je ne suis entourée que d'objets dont la vue me réjouit. Ma belle plume d'ivoire, c'est mon frère qui me l'a offerte l'année dernière ; je ne m'en sers que pour recopier, elle est trop belle pour les brouillons ! Ma boîte à ouvrage, je la tiens de maman ; mon bénitier, de mes sœurs. Tout ce que j'ai me vient d'un membre de la famille, c'est pourquoi tout est charmant à mes yeux.

C'est ainsi que répondait l'aimante Antoinette à sa froide cousine, et celle-ci malgré son trop de raison, ou plutôt son manque de naturel, était sur le point de trouver que sa jeune parente devait être plus heureuse qu'elle. Néanmoins, un coup d'œil jeté sur la *fausse hermine*, sur le *cuir de France* et sur cent autres déféctuosités, lui laissèrent la persuasion qu'Antoinette était encore la moins bien partagée, puisque, autour d'elle, tout végétait dans la médiocrité.

La journée se passa aussi agréablement que possible. Deux jeunes amies, Anna et Marthe, arrivèrent ; il y eut un charmant goûter, composé de ces choses fines et rares que jamais on ne servait sur la table de madame de Ligny, mais dont, il est vrai, l'on ne remarquait point l'absence. Encore un sujet d'observation pour notre petite amie, décidée à se servir de son agenda le soir même.

On alla faire une promenade en voiture, et Antoinette trouva, non sans raison, que cette jolie calèche et ces chevaux de race étaient infiniment supérieurs à l'équipage numéroté que sa maman prenait le plus rarement possible. On allait comme le vent, et l'on ne sentait point les cahots, deux choses qui méritent d'être appréciées. Cependant, personne n'en paraissait jouir. Claire pensait que cela devait être ainsi, et que monter dans un fiacre était une extrémité ; quand au vulgaire omnibus, elle en ignorait les charmes, et aussi les ennuis plus nombreux. Ce qui frappait la petite cousine, c'était le manque d'entrain qui se mêlait à ce qu'elle trouvait si doux, si commode.

Avec un peu plus de philosophie que n'en comportait son âge, elle aurait compris que la jouissance journalière et facile tue le désir en le comblant, et qu'elle-même, Antoinette, ne s'amusait tant ce jour-là que parce que le lendemain ne lui tenait rien de pareil en réserve.

On rentra, et après s'être égayées un moment ensemble, les jeunes filles s'assirent pour dîner. M. et madame d'Arthey aimaient le luxe du service de table. Antoinette trouvait fort beau d'avoir de la vaisselle plate, et n'était point insensible aux mets fins et recherchés, encore moins aux nombreux plats de dessert. Une chose l'étonnait, et plus encore depuis qu'elle réfléchissait davantage, en vue de l'agenda, c'était que M. d'Arthey ne trouvait rien de bon, que sa femme ne touchait qu'à deux ou trois plats n'ayant jamais d'appétit, et que Claire, ne sortant guère qu'en voiture, ne disait pas comme elle avec un petit ton d'ogre : je meurs de faim ! je meurs de faim !

— Oh ! pensait Antoinette, comme nous nous ressemblons peu, Claire et moi ; elle fait semblant de manger, et quand je suis chez maman, je n'aime que les grosses parts.

Le soir on causa et l'on joua ; puis à neuf heures, M. de Ligny vint reprendre sa fille, et quand on rentra à la maison ce fut le tour de l'agenda. En vain les parents répétaient : — Couche-toi, il est tard. — Oh ! ma petite maman chérie, lûsez-moi écrire, j'ai peur d'oublier.

Elle avait si peu de caprices qu'on lui passa celui-là ; mais la bonne petite avait compté sans son hôte, cet hôte fidèle et tranquille qui depuis douze ans venait chaque soir compter avec elle. Il vint, se plaignant même de l'heure avancée ; la petite fille, qui croyait lutter par bravoure, céda par amitié, et sa mère entr'ouvrant la porte trouva la profonde philosophe ronflant de bon cœur sur son agenda.

A ROME : PAR CI, PAR LA

CHAPITRE SEPTIÈME.

Vendredi, 28 Mars.—Une belle visite, cinq lettres de St-Lin à la fois. Elles sont du 9 et du 11 mars. Comment se fait-il qu'elles ne soient arrivées qu'après celles du 13 ? Peu importe, je les tiens, c'est le principal.

“ Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ? ” disait Notre Seigneur à ses apôtres. Quoi ! votre foi en ma fidélité n'est pas plus forte. Quand, pendant deux mois, j'ai écrit tous les jours sans en manquer un seul, s'il arrive que la poste italienne soit lente (et si elle n'était pas lente, elle ne serait pas italienne), ou que les vents retardent le bateau, ou que les neiges stoppent les trains, de suite, vous doutez ! Et moi donc qui ai attendu des semaines sans me plaindre ! aussi mon espérance n'a pas été confondue. J'ai été payé par un déluge, une avalanche, un torrent, non, non, je veux dire une musique, un concert de paroles aimables.

Ne vous peinez pas de l'opposition que l'on peut me faire. Ce n'est pas à moi personnellement qu'on s'attaque ; du reste, serait-ce à moi, ces coups ne me font pas de mal. Le temps du martyr est passé ! Le succès m'a généralement été assez fidèle, et je n'assurerais pas que je ne suis pas sur la voie du plus grand succès de ma vie. Il faut bien recevoir, par ci, par là, quelques tapins. Ne vous affligez pas pour rien, je n'ai jamais été plus calme et plus heureux.

Oui, les oreilles me tintent quelquefois terriblement. Je croyais que c'était l'effet des cloches du *Sacré-Cœur*, qui sonnent vingt fois par jour, sur la rue voisine. J'ignorais que cela était dû à l'écho prolongé de deux timbres amis qui résonnent dans le salon de St-Lin.

Il me fait plaisir d'apprendre que maman a reçu une nombreuse visite. Je serais curieux de savoir le nombre de mots qui se sont prononcés pendant ces trois jours. C'est dommage

qu'il n'y ait pas de phonographe au presbytère de St-Lin, vous me l'envoyez. Heureusement que, par compensation, il y a un *manographe*.

Samedi, 29 Mars.—Aujourd'hui je sentais que j'avais besoin d'une longue promenade. La station du carène était à St-Jean devant la porte latine. Après une bonne avant-midi de travail, je pris le tramway qui me déposa à St-Jean de Latran ; là je chargeai mes jambes de me rendre à la Porte Latine par la *via Ferratella*, la *via di S. Sebastiano*, et la *via di porta Latina*. Cette église est peu curieuse ; elle ne renferme, en fait de richesse, que 14 colonnes de marbre antique. J'y vénèrai les chaînes, qui lièrent S.-Jean dans sa captivité. Tout près, je visitai la chapelle ronde où l'on prétend que se trouvait la chaudière, instrument de torture de cet évangéliste. J'arrêtai à St-Césaire, et à St-Nérée, que vous pouvez voir sur la carte dans le voisinage. L'imagination, qui est la folle du logis, me rappelle la Nérée de Ste-Thérèse, qui faisait le chemin de la croix, en se contentant de dire, à chaque station ; " Bonjour, Jésus-Christ."

Je revins tout d'un trait, par la *via di Portu Latina*, la *via di Porta S. Sebastiano*, la *via S. Gregorio*, la *via di Coliseo* et la *via Cavour*, une heure et quart de marche. Je vous laisse à la gare, car je suppose qu'au delà vous pouvez vous rendre à ma pension tout seuls. Pour moi, maintenant, je circule dans Rome, comme dans Montréal.

Hier je faisais une station à St-Etienne-le-ronde, avant-hier à St-Marcel au Corso, (trouvez-le) églises dont je vous ai déjà parlé. Si un homme de science suivait ici mes pas, il m'appellerait barbare. Je n'ai pas encore visité un seul musée de peinture, de statues, d'antiquités. Je ne suis pas pour faire un peintre, ni un sculpteur ; et cela ne m'intéresse guère. Mais j'ai besoin de secours pour réussir dans mes entreprises difficiles ; j'ai besoin de grâces pour mener à bonne fin l'entreprise encore plus importante de mon salut ; et j'ai la confiance de trouver cela aux pieds des autels de ces pieux sanctuaires.

Sans compter qu'on y trouve de quoi satisfaire sa curiosité et son amour du Beau. Souvent les musées étalent des choses que des regards quelque peu réservés n'aiment pas à rencontrer. Cependant je ne quitterai pas Rome sans y faire quelques visites. Le principal d'abord, ensuite les accessoires. Quand chaque chose est à sa place, c'est le règne de l'ordre au dehors et au dedans.

Demain je dînerai en ville. En entrant je trouvai sur ma table ce petit mot du père supérieur des Oblats : "Le P. Angier présente ses respectueux hommages à Mr le Vice-Recteur de l'Université de Montréal, et le prie de vouloir bien venir demain à midi et demi partager notre dîner de communauté. Il y aura Mgr l'Évêque de Nice. — Rome 29 mars 1890."

Bonsoir, madame, bonsoir, monsieur. A demain.

Dimanche des rameaux, 30 Mars. — Vous trouverez ci-inclus deux branches de buis, prises des rameaux que j'ai bénis ce matin pour les Religieuses : car il vous faut savoir que, depuis plus d'un mois, je dis la messe de communauté, à 6½ heures, le chapelain la disant à 6 h. C'est à rendre les sœurs de St-Lin jalouses.

Je dînai chez le Père Angier, frère du Provincial du Canada, qui a en maille à partir avec le Père Paradis, en compagnie de l'Évêque de Nice, Mgr Balain. Les oblats demeurent près de St-Pierre aux liens, dans les environs du Colisée. Je m'en revins tranquillement à travers les champs, sur les hauteurs, par la via *Selle Sale*. Il faisait chaud comme au mois de juin. C'est la température que nous avons depuis bientôt huit jours ; seulement les nuits sont assez fraîches. Je dis mon bréviaire à Sainte Praxède, où le saint sacrement est exposé. A cinq heures je rentrais pour reprendre la plume.

Nous commençons la grande semaine. Je sais que les prières ne me manqueront pas ; et vous pouvez compter que vous ne serez pas oubliés à Rome. *Christus pro nobis factus est obediens, usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Lundi, 31 Mars.—La mère supérieure du couvent de la *Presentazione* de la rue Milazzo vent aller vous faire une visite, et satisfaire la curiosité qu'elle suppose exister chez toutes les femmes, et que vous pourriez avoir de connaître leur costume, vû que je leur ai dit qu'il n'existait pas au Canada. Cependant les deux portraits entourés de dentelles que je vous envoie, ne sont pas la reproduction de ses traits, mais bien ceux d'une ancienne mère générale. Leur ample cornette a des ailes dont l'envergure égale celle de l'aigle. Le *rosaire de la Présentation* rappelle les œuvres de charité diverses qu'elles exercent ici et là. Les trois autres images représentent une sœur dans son école, une autre au chevet du malade, une autre dans l'acte de distribuer des aumônes.

J'ai passé l'après-midi chez M. Cousineau à jaser. Croyant qu'il était quatre heures, je me levai pour partir. Jugez de ma surprise, lorsque je constatai que la pendule avait sonné six heures. Les heures tristes paraissent des jours ; les heures gaies, des minutes. Le temps au ciel passera vite, ou plutôt, comme le ciel est éternel, il durera heureux toujours ; ou plutôt pour être théologique, il n'y aura plus de temps, mais un moment immuable qui sera le bonheur.

Demain est le premier d'avril. Vous souvenez-vous de la lettre que Rosanna avait portée à la poste, courant le poisson d'avril et de la colère bleue qui s'en suivit ?

Bonsoir ! j'ai la tête lourde, et les yeux pesants. Je me sens plus envie de dormir que d'écrire. Les phrases ne se pressent pas, rien ne coule de source, ma plume n'est bonne qu'à faire des ratures. Il ne faut violenter personne, pas même le sommeil. Adieu !

Une âme éprouvée disait : Avec le ciel dans peu de temps et la communion tous les jours, comment songer à se plaindre ?

Lorsque le célèbre chirurgien Nélaton entreprenait une opération délicate et difficile, il disait : "Surtout ne nous pressons pas, car nous n'avons pas de temps à perdre."

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

HISTOIRE D'UNE SŒUR AÎNÉE.

PRÉFACE.

Ceci n'est point un roman inventé à plaisir : C'est l'histoire d'une de ces existences, plus nombreuses qu'on ne le croit, destinées à s'écouler en ne recevant de la vie que ses tristesses et ses douleurs. Cependant, sur ce fond sombre, rayonne, parfois, un éclair brillant ; un sourire apparaît sur le visage sillonné par les larmes. — C'est la conscience du devoir accompli, c'est la récompense, — bien humble pour les natures superficielles, — qui vient illuminer le dernier soir terrestre et arracher cet hommage : « C'était une âme d'élite, elle a passé en faisant le bien ! »

PROLOGUE

Aucune des forêts que j'ai visitées ne m'a laissé la vive impression produite par les aspects divers de la forêt de Paimpont. Il y en a de plus vastes, mais peu sont aussi pittoresques ; peu, surtout, rappellent au poète d'aussi nombreux souvenirs.

N'est-elle pas l'antique Bresilien ou Brocéliande ? N'a-t-elle pas servi de théâtre aux premiers romans de chevalerie, aux premiers travaux historiques concernant notre pays ?

Les grandes figures de l'épopée de la Table-Ronde se lèvent à chaque carrefour.

Le roi Arthur et ses fidèles ont chevauché le long de ces sentiers séculaires ; dans ce cirque verdoyant, ils ont courtoisement jouté entre eux.

La belle Ginèvre a rêvé au bord de ces ruisseaux !

Voici la merveilleuse fontaine de Baranton, qui a la propriété de

faire la pluie ou le beau temps, selon la volonté du seigneur de Konkored.

Dans ce taillis, des ermites apprenaient, par la contemplation et la prière, à vaincre la science infernale des magiciens.

Ce large vallon n'est-il pas le *Val des Aventures*, témoin de la délivrance de tant de gentes damoiselles qui, à leur grand étonnement, voyaient, gisant à terre, pourfendus par la lance des preux, les terribles géants, leurs géoliers.

Cette clairière fleurie n'est-elle pas le *Val des vrais Amants*, où le chevalier fidèle à sa dame recevait la main de sa bien-aimée ; cette ondoyante coulée ne serait-elle pas le *Val des Fées*, fatal aux traîtres oublieux de leurs serments ?

Ce bosquet d'aubépine est, peut-être, celui au pied duquel, succombant sous le charme que lui a jeté Viviane, Merlin attend, endormi, le retour de l'enchanteresse.

Qui donc parle de phénomènes de mirage présentés par les vapeurs s'élevant des marais ? Ces figures de brouillard sont les derniers vestiges de la puissance des Fées, et cet amoncellement de pierres druidiques n'est autre que la *Tombe d'Arthur*.

Combien sont verts encore ces vieux chênes : combien charmantes ces allées de coudriers, de hêtres, de sapins ! Que ces étangs, ces ruisseaux sont gracieux ! Combien de vieilles chroniques parlent avec terreur ou enthousiasme de l'Aff, ce capricieux cours d'eau, qu'elles appellent la *Rivière des Sorcières* !...

Chaque pas, dans tout le pays d'alentour, rappelle ainsi un souvenir, et il semble, une fois entré sous ces hautes futaies, que l'on retourne à ces temps héroïques, que tout un monde disparu ressuscite

C'était pour me livrer à ces réminiscences qu'au milieu de l'été de 1866, je quittai Rennes et allai m'installer à Paimpont, avec le projet d'explorer à pied tout le voisinage.

Au retour d'une de mes courses, je m'étais assis sur une étroite langue de terre servant de chaussée à l'étang qui alimente les forges, et je contemplais avec ravissement cette grande ruche industrielle, luttant de puissance avec la splendeur de la végétation et des eaux.

Je fus subitement tiré de ma rêverie par le bruit d'une dispute. Je tournai la tête : deux jeunes garçons étaient aux prises, Dans l'animation de leur colère, ils ne songeaient pas au péril qu'ils cou-

raient de tomber dans l'étang. Je me levai pour les séparer, mais, avant que j'eusse pu les rejoindre, le différend s'était terminé par la chute, dans l'eau, de l'un des deux lutteurs.

Un gros pieu planté sur la berge pour je ne sais quelle destination, me donna un point d'appui ; je l'enlaçai fortement et pus étendre un de mes bras de toute sa longueur. L'enfant s'y cramponna, je le ramenai sans risque et sans autre mal, pour lui, que la frayeur éprouvée, frayeur assez forte pour lui ôter, pendant quelques instants, l'usage de la parole. Quant à celui qui l'avait poussé, il s'était empressé de prendre la fuite.

Je regardai mon jeune naufragé. Il pouvait avoir neuf ans. Une profusion de cheveux blonds lui couvrait à demi le visage, qu'il avait plein et rose. Ses grands yeux bruns conservaient, malgré son trouble, une expression charmante de spirituelle espièglerie. Quoique de petite taille, il était fortement musclé, et son apparence annonçait l'énergie, la résolution.

Lorsqu'il se fut bien étiré, bien secoué, semblable en cela à un jeune chien que l'on a corrigé, il prit un air penaud et se regarda avec une certaine appréhension.

— Eh bien ! tu as eu peur ? lui dis-je.

— Dam ! un petit peu ! Monsieur. Mais Jean me paiera ça. Je vous remercie bien tout de même.

— Où demeures-tu ? Il faut rentrer promptement, car tu pourrais prendre du mal avec ces vêtements mouillés.

— Oh ! il fait chaud aujourd'hui. J'aime mieux attendre.

— Non pas. Tu vas tout de suite retourner chez toi. Encore une fois, où demeures-tu ?

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur, je vais mettre ma blouse sécher au soleil...

— Cela serait insuffisant. Puisque j'ai pu aider à te tirer ; je te conduirai moi-même chez toi.

L'enfant baissa la tête.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? demandai-je.

— C'est que, dit-il avec hésitation, tante Martine...

— Eh bien ! tante Martine ?

— Elle va me gronder...

— Et tu as peur ?

— Non. Mais ça lui fera tant de peine !

Cette réponse m'étonna et m'intéressa tout à la fois. Qu'un en-

lant de cet âge redoutât d'être grondé, cela se comprenait de soi ; mais qu'il comptât avec la peine qu'il pouvait causer à ses parents, c'était une chose bien rare, une chose qui, sur le champ, me donna le désir de connaître la tante capable d'inspirer cette délicatesse de sentiments.

En conséquence, après avoir assuré à mon nouvel ami que je plaiderais sa cause, je finis par le décider à m'indiquer sa demeure : elle était à Plélan. J'avais donc devant moi la perspective d'une course de six bons kilomètres, aller et retour. Mon parti fut vite pris. J'emmenai l'enfant chez moi. Je lui fis préparer un bol de vin chaud, j'empruntai un costume appartenant au jeune fils de mon hôtesse, puis, ayant réuni en paquet les vêtements mouillés, je me mis en route avec mon protégé.

Pendant le trajet, il me donna des renseignements sur sa famille. Il était le plus jeune de six enfants. Il avait perdu ses parents dès son bas-âge, et était élevé, avec ses trois frères et ses deux sœurs, par une tante qui était « tout à fait bonne », qu'ils aimaient bien et que « tout le monde » aimait bien aussi.

— Cependant, dis-je, tu lui désobéis ; car je suis certain que ta tante est très inquiète aujourd'hui, en ne te voyant pas revenir.

— Oh ! Monsieur, c'est Jean qui est cause de tout çà. Je vous assure que je ne recommencerai pas.

Nous arrivâmes à Plélan. La maison de la tante Martine était, comme cela arrive dans beaucoup de petites localités, une boutique où se vendaient tous objets quelconques nécessaires aux besoins des compagnards.

Nous pénétrâmes dans la maison, trouvant à peine un passage au milieu des barils d'épicerie, des piles de drap, des boîtes à mercerie.

La tante Martine poussa, à notre vue, une exclamation, et courut à l'enfant.

— Petit désobéissant ! s'écria-t-elle. D'où viens-tu encore ? Comment peux-tu me faire tant de chagrin ?

L'enfant me jeta un coup d'œil suppliant. Suivant la promesse que je lui avais faite, j'expliquai l'accident arrivé et terminai en sollicitant un pardon complet. A la pensée du danger qu'avait couru son neveu, la tante Martine oublia sa mercuriale : serrant l'enfant avec force dans ses bras, elle l'accabla de caresses, puis se confondit en remerciements envers moi.

(A Continuer.)

V. VATTIER D'AMBROUSE.